

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

« **PARMI LE RÊVE ET LE RÉVEIL** »
ET AUTRES POÈMES



« **МЕЂУ ЈАВОМ И МЕД СНОМ** » И ДРУГЕ ПЕСМЕ
« **MEĐU JAVOM I MED SNOM** » I DRUGE PESME

LAZA KOSTIĆ

POÈMES

Choix et traductions de
Kolja Mićević

In *Les Saluts slaves*, une anthologie poétique
Editions « Kolja Mićević », Paris-Belleville, 2002, p. 74-88.

Février 2016

◆ *Poésie* ◆

JE REVE, JE SONGE...
CHOBE CHIBAM

Je rêve, je songe, je fais les
rêves, les songes perlés,
en rêve je vis, en rêve je respire,
ces petits rêves j'aime faire-les
mais je n'arrive pas à les écrire.

Je dois rêver, je dois songer,
j'en aimerais les images forger,
mais mes rêveries sont brèves,
je n'arrive pas à les faire loger
plus longtemps en mon cœur ailé.

Mais penche tes seins vers les
rêves miens, tes seins perlés,
ces deux froides perles-gouttes :
ce froid rendrait ces rêves gelés,
il glacerait ces images toutes.

[1861]

ON S'AIME...
ВОЛИМО СЕ...

On s'aime, m'amie, n'est-ce pas ?
alors, à quand l'ultime pas ?
serait-ce donc un sort noir
ou très fort un pouvoir
qui nous sépare peu à peu ?
sort noir, qui nuit, voire
attaque ta prunelle noire,
et très noirs, tes cheveux ?
Or écarte tes bras blancs,
vole vers moi, embrasse-moi
d'une étreinte, embrasse-moi
d'une étreinte point feinte ;
et du dur sort toutefois,
tous les traits non brûlés
dans ce feu, m'amie, tu les
étoufferas par ton étreinte.

[1861]

LA ROSE
РУЖА

J'ai cueilli une belle rose
de l'amour et de délices
dans les sillons de mon âme
où de telles fleurs fleurissent.

Je jetai la fleur édénique
de ma toute ouverte rose
dans les couches très fertiles
de ton âme encore close.

Elle s'est plu, ma rose,
dans ces si fertiles couches,
devint fleur et odeur –
c'est la rose sur la bouche.

Rose, fleur de mon âme,
que ma mie te retienne,
mais fais sentir ton parfum,
car jadis tu fus mienne !

[1860]

O MALHEUREUSE...
EJ HECPETHO...

O malheureuse terre,
pute à nulle semblable,
toi déjà plus pleine
de péchés que de sable.

Ce ne sont pas les monts,
ce ne sont pas les formes
des forêts qu'on voit
dans la file énorme ;

ce sont des meurtrissures
sur ton corps impur,
Dieu t'a déjà fouettée
pour tes actes obscurs ;

en volant par l'univers
dans les amères peines
tu fis tes meurtrissures
d'un pus puant pleines ;

les meurtrissures ont
attiré maint chien,
pour lécher ton corps
blessé, vaurien.

Ils lèchent cette
boue comme exquise,
en léchant, se consolent :
c'est de l'or, disent.

O malheureuse terre,
pute à nulle semblable,
toi déjà plus remplie
de péchés que de sable.

[1860]

LE PIGEON
ГОЛИБ

Mon âme est un blanc pigeon ;
j'ai ce pigeon qui sort
porter à mon or les lettres
tant que l'or brille encor.

Il a emporté une lettre
sur son doux, très blanc dos,
il faillit, pauvre, mourir
sous le poids de lourds mots.

Il a emporté une lettre
à mon or qui si brille,
il attendait la réponse
de l'orgueilleuse belle fille.

L'orgueilleuse belle fille
se tut, se tut, maints jours,
même si elle la lui donnait
il ignore chemin de retour.

Le blanc pigeon se plaça
sur son sein doux et beau
pour la protéger au monde
du miel des noirs corbeaux.

PARMI LE RÊVE ET LE RÉVEIL
МЕЂУ ЈАВОМ И МЕД ЧОМ

O mon cœur abandonné,
qui t'appela devant mon seuil ?
fileuse de rêves sans fin
toi qui files des fils tant fins
parmi le rêve et le réveil.

O mon cœur encor fou,
que fais-tu de fils pareils ?
telle la fileuse tranquille*,
ce que jour file, nuit effile,
parmi le rêve et le réveil.

O mon cœur courroucé,
évite-moi ce dur écueil !
car alors comment se fait-il
que je te perde dans tous ces fils
parmi le rêve et le réveil !

* Dans l'original : *Pletilja stara*, Fileuse ancienne.
Le poète fait allusion à Pénélope. [N.d.T.]

SANTA MARIA DELLA SALUTE

Pardonne-moi, sainte mère, pardonne
d'avoir regretté de nos bois le pin¹,
sur lequel, la bienheureuse patronne,
s'élève ta cour que tout mal craint ;
toi célestaine², fontaine tant bonne,
absous cet être terrestre et vain :
je baise tes pans purs plein d'humilité,
Santa Maria della Salute.

N'est-ce mieux donc porter la beauté,
de tes voûtes devenir pilier,
qu'en chauffant la mondaine vanité
cœur et écorce brûler par milliers ;
chavirer avec navire, pourrir à côté,
nourrir le diable et au ver s'y plier ?
N'est-il mieux toujours en toi exister,
Santa Maria della Salute.

Pardonne, mère, j'ai souffert sans trêve,
j'ai expié maintes erreurs déjà,
tout ce dont mon jeune cœur fit rêve
le souffle du réel le dispersa ;
mes désirs, mes espérances brèves,
sont de la cendre et rien que ça,
par l'amère jalousie persécutés,
Santa Maria della Salute.

¹ Dans une poésie de jeunesse, le poète avait reproché à Venise d'avoir décimé les forêts dalmates pour construire les fondations de l'église Sainte-Marie du Salut, bâtie à l'occasion du mariage d'un doge. [Miodrag Ibrovats]. Il s'agit en effet du poème *Le mariage du doge*, écrit en 1879, où apparaît déjà le refrain *Santa Maria della Salute...* L'église fut construite par Baldasare Longhena de 1631 à 1683. L'architecte mourut un an après.

² Dans l'original : *Nebesnica*, Celle qui habite le Ciel.

Fort m'a rongé le poison sournois
 mais je ne maudirai nul ni rien ;
toutes les peines choisies pour moi,
 j'espère que nul ne s'en souvient ;
car si l'aile de l'âme maintes fois
 se brisa, la laissant sans soutien,
à cause de cette folle tête c'était,
Santa Maria della Salute.

Là devant moi comme en rêverie
 [onc plus belle n'en vit mon œil]
ma fée surgit des ténèbres, fleurie
 tel le chant du rossignol au soleil ;
toute ma plaie en était guérie,
 mais s'éveilla en moi un autre deuil :
vois à la joie la tristesse s'ajouter,
Santa Maria della Salute.

Elle me vit. Onc sur une vive âme
 ne brilla un regard tant essentiel ;
elle eût, par sa pénétrante flamme,
 fondu les glaciers des cents ciels ;
elle m'offre tout ce que je réclame ;
 douleur et douceur, fiel et miel,
toute âme, tous plaisirs mérités,
— pour toi, bel instant, toute l'éternité ! —
Santa Maria della Salute.

Pour moi pauvre, beauté sans égale ?
 Pour moi donc, tout ce grand trésor ?
Pour moi vieux, moi une ombre pâle,
 à peine mûrissant, ce fruit d'or ?
Oh, doux fruit du jardin de Tantale,
 pourquoi tu ne mûris pour moi qu'or ?
Mes errements implorent ta bonté,
Santa Maria della Salute.

Deux forces en moi s'affrontèrent,
cerveau et cœur, l'un fol l'autre sage.
C'était un combat plein de colère,
tel le vieux chêne et l'orage ;
si douces forces churent, au contraire
sinueux cerveau prit l'avantage,
cause de notre savoir limité,
Santa Maria della Salute.

Raison vainquit, je durcis mon cœur,
je fuis sobrement mon bonheur, fou ;
je m'enfuis d'elle — et là elle meurt.
Le soleil sombre, le gel couvre tout,
étoiles éteintes, paradis en pleurs,
fin du monde et redoutable courroux —
ô chute totale ô Courroux redouté³,
Santa Maria della Salute.

Brisé au cœur, troublé jusqu'au fond,
j'ai sa mémoire comme seul temple.
Quand de là-haut m'apparaît son front,
il me semble que Dieu me contemple,
en l'âme la glace de douleur vite fond,
par elle je vois, avec elle ensemble
je comprends sages cerveaux excités,
Santa Maria della Salute.

En songe me vient. Non quand l'appelle
l'essaim de mes désirs qui me hante,
elle me vient quand cela plaît à elle,
les forces secrètes sont ses servantes.
Toujours suivie d'images nouvelles,
joies terrestres sur la céleste pente.
Ainsi me fait avancer sans douter,
Santa Maria della Salute.

³ Dans l'original : *Strašni sud*, Le Jugement dernier.

Nous sommes tels époux et femme,
moins soucis et coups du destin,
nos ébats ne craignent plus la flamme,
notre passion sent l'air de l'éden ;
mon aînée est maintenant son âme,
près d'elle jeune je serai soudain,
car la différence d'âge s'y tait,
Santa Maria della Salute.

Et nos enfants ce sont mes vers,
de ces rencontres l'éternelle trace ;
ce ne sont pas les mots, ni les airs,
ce n'est qu'un rai qui par l'âme passe.
Cela n'est qu'à nous deux clair,
même l'éden ce feu neuf embrasse,
ce, en extase, prophète peut écouter,
Santa Maria della Salute.

Et quand un jour, contre vie noire
tel un rocher, se brisera mon front,
mon plus beau rêve sera ma victoire,
mon rôle son appel : "Voici mon don !"
Du néant dans la gloire des gloires,
du sans-elle⁴ à l'éden, à l'éden, prompt!
à l'éden, à l'éden, dans son giron !
Tous désirs là cesseront d'hésiter⁵,
cordes d'âme vibreront en sérénité,
nous enchanterons cercles habités,
Dieux puissants, toute l'humanité,
étoiles, nous allons alors les guider,
de soleils peuplerons froide immensité,
aux aubes ferons tous coins visiter,
esprits seront fous de félicité,
Santa Maria della Salute.

⁴ Dans l'original : *beznjenica* ([l'existence] sans elle). Prononcer : bezgnénitsa. Un dernier néologisme du poète.

⁵ Le poète ajoute toute une nouvelle octave pour souligner sans doute la sonorité baroque du refrain italien. [N.d.T.]

MON ETOILE

MOJA ZVEZDA

Aïe, mon étoile, source de ma vie,
l'immortel feu de ma mortalité,
qui calme sillonne les voies prévues,
tout autour du soleil divin,
de ce soleil divin, ce cœur divin,
comme entoure l'immortelle pensée
sa créatrice, l'âme très-immortelle.
O mon étoile de tout mon sort tel,
immortelle pensée de dieu immortel,
pourquoi es-tu si mortellement pâle,
en luisant faiblement vers ici-bas !
Ma petite étoile, étoile pâle,
quelle tristesse en toi s'installe,
quel mal tu as ?

Mais je te sais, claire douloureuse,
et l'Etoile du soir aussi te connaît :
comment l'Etoile du soir t'ignorerait
que de tes rais tu la vises toujours,
et quand tu passes tout près d'elle,
ton cœur t'attire à la claire amante,
dans ce désir d'éternelle passion
tu trembles et pâlis et frissonnes,
tu luis faiblement vers moi en bas —
ma petite étoile, étoile pâle,
quelle tristesse en toi s'installe,
quel mal tu as ?

Même si je voulais, immortel feu,
que tu ressembles à moi un peu,
que nos chemins soient identiques,
en tout désir, en toute panique,
pour au ciel me représenter alors :
donc comme déjà tu l'aimes si fort,

l'Etoile du soir de ta humble vie,
pourquoi du chemin éternel ne dévies,
ne t'arraches pas au soleil puissant,
ne tombes pas sur ce tien désir,
ce tien désir, l'Etoile du soir ?
Est-il plus grand le sort inévitable
par lequel le créateur éternellement
te lie à son cœur, à ce clair soleil,
te guidant de sa main invisible
tout le long de la route immobile ?
Est-elle plus forte, plus courageuse
l'éternelle vision du fatal jugement
qu'aimer aveuglement, éperdument,
qu'un instant de l'ardeur condensée ?
Serait-il, cet instant, à ta pensée
le même qu'une éternité glaciale,
dis-moi, étoile, dis-moi, ma pâle ? !
Mais tu es muette, muette et pâle ;
tu luis faiblement vers moi en bas,
quelle tristesse en toi s'installe,
quel mal tu as ?

Ne vaut-il pas la vie éternelle
que de quitter le solitaire chemin,
solitaire chemin du jugement divin,
de tomber sur le sein lumineux
de ton Etoile du soir, ton vif désir,
se disperser sur ses seins perlés,
se disperser et disparaître en rien
sur le clair contour du sein aérien,
seul allumer les univers vides,
qu'à côté de ta flamme complice
le soleil brillant s'assombrisse,
et astres minces, minuscules, vains
perdent dans leur nuit leurs chemins,
et qu'après plus nul ne t'oublie,
blême de sa sombre jalousie !

Aïe, mon étoile, étoile haute,
dis-moi, étoile, ne vaut-il pas
renoncer ainsi à l'éternelle vie,
ainsi disparaître — ne le vaut-il,
ne le vaut-il donc un tel péril ?
Mais tu ne dis rien, chœur éloquent,
chœur très-luisant du noir avenir,
tu n'es, étoile, que trop pâle,
tu luis faiblement vers moi en bas,
petite étoile, petite étoile pâle,
quelle tristesse en toi s'installe,
quel mal tu as ?

* * *